

OLIVIER BLANCKART : L'ART D'ÉQUARRIR

Entre la politique (« un activisme de basse intensité »), la sculpture (c'est le roi du rouleau de scotch), et le pastiche (il est tour à tour Sartre ou Elton John), Blanckart est sur tous les fronts. Saignant.

Son nom ? Il est accolé à toutes les pétitions imaginables. Pour la régularisation des sans-papiers, contre la censure (Baise-moi pas), contre l'emprise du Front national sur certaines institutions régionales d'art contemporain, pour la présence de plasticiens à la tête du palais de Tokyo... Une valse de colères et d'ironies, rythmée de bons mots : on a parfois cru que c'était la seule musique pratiquée par Olivier Blanckart. Politique ?

« On m'a souvent accusé de faire de la politique pour faire ma pub de (mauvais) artiste. Or, cela n'a fait qu'occulter mon travail plastique », raconte le trublion au rond visage, à la tête pleine de textes, de combats, de lettres d'invectives et d'hommages. « Ces deux légitimités sont liées : la politique n'est rien sans l'artistique. Sans l'éloquence. Du mauvais art au profit de bonne cause, il y a en a plein la fête de *L'Huma*, cela ne suffit pas ! »

Récemment, on a vu l'artiste affublé d'une jolie casquette rouge, où il était écrit : « Balladur président ». Histoire de rappeler que, s'il est politique parfois, c'est rarement pour prendre le pouvoir. Car, de son premier travail, « moyenâgeux », d'équarrisseur de viscères, Blanckart a retenu une chose : la nécessité de l'anarchisme. « C'est ce que j'ai expliqué au patron de l'usine, quand il m'a annoncé qu'il voulait me promouvoir dans les bureaux : je ne voulais pas trahir ma classe. » Alors, quand il monte un Collectif d'artistes, il y a quelques années, c'est sans chef ni ambition de commandeur, juste pour inventer un « activisme de basse intensité ». Et quand il assassine les critiques d'art, en disséquant mot par mot leurs textes, c'est simplement « pour les mettre face à leurs responsabilités ».

« Pour moi, l'art est au-dessus de tout », résume-t-il. A côté de portraits de sa compagne, magnifiquement grimée en Frida Kahlo à l'occasion de son exposition actuelle, les photos des mosaïques de Samarcande, dont il revient tout juste, ponctuent discrètement la porte du salon. Elles le laissent quasiment coi. « Une pureté qui fait monter les larmes aux yeux... On n'attendait pas tels mots dans cette bouche intarissable et libertaire, qui sait être si féroce et vulgaire. On n'attendait pas plus ses rêves « d'un palais à Damas et d'une maison à Kyoto ». Son nom ? Sa biographie le mentionne comme « hérité par filiation bâtarde d'une bisainée belge, rebelle, fille mère et (pas invraisemblablement) fille de joie ». Il y a beaucoup de Blanckart, déjà, dans ces mots. D'origine prolétarienne, « et il n'y a pas de quoi être fier, parce que c'est le cas de milliards de gens », il se définit comme « un artiste de l'école républicaine : j'ai eu la révélation dès la première image que j'ai vu naître, au photo-club de mon collège de



Olivier Blanckart : « Moi, en Balzac, modèle de Rodin » (autoportrait).

Zup. Inspiré d'abord par la contemplation cotonneuse des photos de David Hamilton, j'ai compris que pompier-photographe, marchand de chaussures-photographe, n'importe quoi : tant qu'il y aurait photographe, je serais d'accord. » Photographe, donc. Mais aussi docker à Lorient, manifestant anti-nucléaire, ramasseur du pétrole de l'*Amoco Cadiz*, voyou, infirmier auprès des malades du sida, ou encore grimpé en Jean-Michel, ce SDF qui parasitait les vernissages des années 1990. « Aidez-moi, je viens de sortir des Beaux-Arts et j'ai pas envie d'y retourner » : avec l'accent traînant des désespérés, il mime le personnage pour la première fois depuis longtemps. « Parce que, le jour où on m'a demandé de venir le faire dans une galerie, j'ai arrêté. » Mais son visage, alors ? Se dispersant comme au jeu de go pour mieux contrer l'ennemi, il le cache aujourd'hui sous ceux de Sartre, Sollers ou Elton John. Il faudrait le brosser, peut-être, à grands traits de scotch : ce matériau pas cher, rapide et incisif, dont il s'est fait le spécialiste en sculptant des pastiches de grandes images du passé : les trois Elvis de Warhol, les Village People, le cadavre du Che. Expert, à ses 20 ans, « en cartier-bressonologie », Blanckart a découvert l'art contemporain un jour de 1982, à la *Dokumenta* : « Jusqu'à cet instant, j'étais au niveau de la cave dans mon rapport à l'art. Mais là, j'ai dit : maison. Comme E.T. C'était chez moi. » Il mêle aujourd'hui ses deux histoires, pour pratiquer l'art comme il l'entend : « une science de la rupture des codes ».

Emmanuelle Lequeux

■ **Don't Go Breaking My Art** à la galerie Loevenbruck, 40 rue de Seine, Paris 6^e. 01 53 10 85 68. Du mar au sam de 14h à 19h ; entrée libre.

■ **A lire** : le catalogue aux éditions Confluences, ainsi que la participation d'Olivier Blanckart au numéro d'avril de *Beaux-Arts Magazine*, consacré à la politique culturelle. ■ **A consulter** : le site <http://lecollectif.free.fr>.